HAL
open science

L'aide et la vertu de prudence

Emmanuel Housset

To cite this version:

Emmanuel Housset. L'aide et la vertu de prudence. 2018. hal-02151204

HAL Id: hal-02151204

https://normandie-univ.hal.science/hal-02151204v1

Preprint submitted on 7 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Emmanuel Housset

Université de Caen Normandie

Identité et Subjectivité

Journée d'étude thématique en gérontologie à l'*IUP du management du social et de la santé* IAE de Caen. 15 mars 2018

L'aide et la vertu de prudence

Il ne va pas de soi d'engager une réflexion éthique sur le sens de l'aide dans une époque où les considérations techniques dominent, dans laquelle on valorise surtout les savoir-faire, la communication, et dans laquelle on se méfie, parfois à juste titre, de toute considération moralisante, notamment en ne voyant dans le dévouement qu'une figure désuète et inutilement culpabilisante. On se retrouve alors un peu tiraillé entre l'idée que l'aide est une valeur, une figure du devoir que nous avons envers les autres et aussi une technique, un métier que l'on doit apprendre à développer sans cesse. La question est de savoir comment sortir d'un tel dilemme pour penser les métiers de l'aide, qui ne sont ni des métiers comme les autres, c'est-à-dire un simple moyen de gagner sa vie, ni simplement de « bonnes œuvres » comme on disait au dix-neuvième siècle. En effet, l'aide est toujours un rapport de personne à personne et non un rapport de personne à chose ; nous avons à faire à quelqu'un et non à quelque chose, et c'est pourquoi l'aide ne peut pas se réduire à des procédures techniques contenues dans un manuel et qu'il suffirait d'appliquer de manière automatique et aveugle.

La tâche propre du philosophe est toujours de montrer qu'avant de répondre à une question, et pour éviter les simplismes ou les pseudo-évidences du « bon sens », il est nécessaire de mettre en lumière toute la difficulté de la question elle-même. Il faut donc que ce que l'on entend maintenant par « aide » n'aille plus de soi et qu'il soit nécessaire de redécouvrir son sens. Pour cela il est possible de commencer par montrer que l'aide suppose une double réflexion.

Il n'est pas possible de réfléchir sur l'aide sans s'interroger d'abord sur les fins de la vie humaine, sur ce qui est visé à travers la relation d'aide à savoir le soutien des capacités de l'autre, mais également la sauvegarde de sa liberté et de sa dignité. Autrement dit, il ne peut pas y avoir d'aide sans respect et elle est même une forme fondamentale du respect, ce qui fait que le respect n'est pas une simple considération, mais une action. Selon cette première perspective,

il est nécessaire de souligner l'extension considérable que prend le terme d'aide, puisqu'elle n'est pas ce que certaines personnes apportent à d'autres personnes et se dévoile être bien plus largement une caractéristique fondamentale de l'existence humaine. En effet, depuis Platon, la philosophie s'est attachée à mettre en lumière que l'homme n'a pas l'indépendance des dieux et qu'il ne peut pas vivre seul ; en conséquence il a toujours besoin de l'aide des autres, et pas uniquement dans l'enfance, la vieillesse ou la maladie. Nous avons donc à prendre soin des autres, comme les autres prennent soin de nous ; c'est une condition du bonheur humain. En conséquence, il n'y a pas deux catégories d'hommes, les aidants et les aidés, et tout homme est à la fois aidant et aidé. Or cette simple idée ne va pas de soi, surtout aujourd'hui, dans la mesure où l'on a tendance à refuser toute forme de finitude, dans un rêve d'indépendance et même parfois d'invulnérabilité. Par exemple, on veut bien prendre en pitié, cela flatte parfois notre amour-propre, mais on accepte très mal d'être pris en pitié, car, cette fois, cela blesse notre amour-propre qui nous demande de n'être jamais dans un état de faiblesse. On peut même ajouter que l'enfermement en soi est parfois tel qu'il peut y avoir un refus de l'aide, de toute aide ; soit dans l'idée que l'on n'a besoin de personne, soit dans la tendance à absolutiser son malheur en estimant que lui seul compte. Ce paradoxe de l'amour-propre permet de montrer que pour pouvoir accepter l'aide d'une autre personne, il convient de d'abord accepter sa fragilité, que ce soit une fragilité du corps, ou une fragilité morale ou intellectuelle. En effet, toute dénégation de sa fragilité rend l'aide très complexe et le travail de l'aidant particulièrement difficile. Mais il est possible de se demander également en retour si pour aider il n'est pas aussi nécessaire d'accepter sa fragilité. Le premier travail de réflexion porte donc bien sur les fins de la vie humaine de manière à prendre conscience qu'il n'est possible d'être soi-même qu'en étant l'un-par-l'autre et l'un-pour-l'autre.

Néanmoins, la réflexion sur les fins ne dispense pas d'une étude des moyens, et si l'aide ne va pas de soi, c'est également parce qu'on ne sait pas toujours quels moyens mettre en œuvre : non seulement il convient de déterminer ce qui est efficace, mais en outre il faut tenir compte de la particularité de chaque situation. L'aide n'est donc pas une obligation morale abstraite, mais elle se doit de chercher à déterminer les moyens les plus justes, et là aussi il n'est pas possible de se contenter de simples automatismes. Dès lors, si aider est difficile, c'est encore par ce travail de réflexion afin de déterminer le mieux possible ce qu'il convient de faire dans chaque situation en évitant des gestes indifférents. Le mal qui nous guette tous n'est pas nécessairement dans l'intention mauvaise, mais se trouve dans cette indifférence qui nous rend inattentif à l'unicité d'une situation. Bien évidemment, il peut y avoir des situations proches, mais la sagacité propre à l'aide est dans cette vigilance qui fait comprendre qu'il n'y a jamais deux situations parfaitement identiques. Parler d'éthique, c'est nécessairement parler du bien et du mal, en essayant de ne pas les réduire à de simples habitudes sociales et en cherchant à prendre conscience du moment où le mal commence, car en prendre conscience, c'est déjà s'en libérer en partie. On comprend alors que pour agir éthiquement il ne suffit pas d'avoir un bon fond, un bon naturel, mais qu'il est nécessaire de développer tout un travail d'évaluation des moyens, qui est toujours à recommencer. Autrement dit, pour savoir aider, la bonne volonté n'est pas suffisante ; il faut en outre de l'expérience et de la réflexion sur l'expérience, tout en se méfiant du poids des habitudes. Toute la difficulté est de parvenir à déterminer ici et maintenant ce qui est bon pour l'autre en cherchant à éviter les multiples pièges de l'action : agir en aveugle, se tromper sur ce qui est bon pour autrui, projeter sur l'autre ce qui est bon pour soi, céder à la répétition, être indifférent à la particularité en se contentant d'un regard général, d'automatismes ou d'habitudes, ne plus voir la personne à travers sa faiblesse. Il ne

suffit donc pas de bien vouloir pour bien faire et les bonnes intentions ne dispensent pas d'une réflexion sur les moyens dans laquelle l'autre devient la norme de mon action : c'est à partir de lui que je dois tenter de comprendre ce qui est bon pour lui. Or un tel renversement de perspective est ce qu'il y a de plus difficile, même dans une action parfaitement désintéressée.

Cette réflexion sur les fins et cette réflexion sur les moyens permettent de mettre en valeur le paradoxe même de l'aide : une action, qui est en soi bonne et que l'on accomplit en vue d'une fin bonne, peut devenir mauvaise en fonction des circonstances. Toute la difficulté est de parvenir à moduler son aide, et cela peut conduire parfois à reconnaître qu'il peut être préférable de ne pas aider, ou de ne pas trop aider, de manière à inviter l'autre à exercer sa propre liberté au lieu de décider à sa place. Je dois donc impérativement tenir compte de deux choses :

1. La fin de l'acte : j'aide autrui pour lui et non pour moi, notamment pour ma gloire.
2. Les circonstances peuvent changer une action bonne en action mauvaise. Si c'est, par exemple, un devoir de dire la vérité, c'est également un devoir de se demander quand la dire et comment la dire afin qu'elle ne nuise pas.

Afin d'approfondir cette réflexion sur ce que signifie « aider » en général, il est possible de faire appel au concept de prudence tel qu'il se trouve développé par un grand penseur de l'époque médiévale saint Thomas d'Aquin. Il peut sembler étonnant de lire un philosophe du XIIIe siècle pour tenter de réfléchir sur la nature de l'aide aujourd'hui, mais non seulement les penseurs du Moyen-âge ne sont pas moyenâgeux, c'est-à-dire poussiéreux et dépassés, mais en outre ils permettent de considérer la question du rapport de personne à personne en se libérant des pseudo-évidences de la pensée moderne dans laquelle nous baignons tous, le plus souvent sans le savoir. Cela peut se comprendre justement avec ce terme de prudence. Aujourd'hui, dans la pensée dites moderne qui commence au XVIIe siècle, la prudence est celle d'un homme qui est d'emblée pensé comme solitaire et qui doit prendre le moins de risques possibles pour jouer sa partie dans l'adversité du monde. Pour le Jésuite espagnol du XVIIes siècle Baltasar Gracián, dans *L'art de la prudence*, le modèle de l'homme prudent, c'est le courtisan, qui connaît bien les règles sociales et qui avance masqué ; c'est presque une apologie du mensonge. Bien sûr, c'est aussi une dimension de l'existence et nous avons tous à faire bonne figure et à avoir parfois la sagesse de dissimuler nos sentiments. Mais on ne peut pas comprendre ce que signifie « aider » si on s'en tient à cette seule signification de la prudence. Or dans *La somme théologique*, saint Thomas d'Aquin prend la prudence dans un sens bien plus large et bien plus intéressant pour déterminer quelle est la vraie sagesse qui conduit au bonheur.

Il part de l'idée qu'il ne suffit pas d'avoir la capacité de bien faire, encore faut-il avoir le bon usage de cette capacité, et c'est justement ce bon usage qu'il nomme la prudence. Dans la *Somme théologique* il écrit (première partie de la deuxième partie, question 57, article 4) « La prudence est la droite règle de l'action ». Or ici il fait une distinction importante pour comprendre l'aide : dans l'aide il ne s'agit pas de « faire », mais « d'agir ». « Faire » est une activité purement technique, mécanique, comme faire son ménage. Or quand l'aide devient purement mécanique, même quand elle est bien faite, ce qui est déjà cela, il n'y a plus cette intention qui fait l'essence de l'aide. En conséquence, dans les relations de personne à personne, on ne peut pas se contenter de faire et il s'agit aussi d'agir, ce qui suppose une volonté et une maîtrise de soi. Ainsi, cette distinction entre faire et agir permet de mettre en lumière une des questions sur la nature de l'aide : si l'aide suppose une certaine technicité, du métier comme on dit, qui est une synthèse d'un savoir et d'une expérience, pour bien faire son travail ce dernier doit être également animé par le souci de vouloir le bien d'autrui. Ce qui distinguera toujours

le rapport aux choses de la relation aux personnes, c'est qu'il y a toujours dans cette dernière une dimension de sollicitude. Pour développer la même thèse, mais sous un autre angle, on peut dire que bien agir ne dépend pas uniquement de ce que l'on fait, mais également, et pour beaucoup, de la manière dont on le fait, et c'est ce souci du « comment » que saint Thomas d'Aquin nomme la prudence. Bien évidemment, il ne s'agit pas de nier que pour aider il faille d'abord un savoir, une compétence, et que l'on n'est pas d'une grande aide avec de simples bonnes intentions, néanmoins l'aide suppose ce que l'on peut appeler une « sympathie » au sens très large. Il faut alors entendre par sympathie non pas une connivence naturelle qui n'est jamais possible avec tout le monde, mais plutôt un souci d'être présent à autrui, sans lequel ce qui est donné n'est pas nécessairement bien reçu, car il n'est pas pleinement donné. On ne peut pas se contenter de dire « je donne et la réception est l'affaire de l'autre ». Pour donner, il ne suffit pas d'être riche et généreux, il faut encore cet acte d'intelligence par lequel on tente de comprendre qui est l'autre et quelle est sa situation propre. Ce que saint Thomas d'Aquin nomme la prudence est justement cette préoccupation du « comment » de l'action, cette façon d'être présent à une situation sans laquelle le savoir peut devenir assez vain. Les gestes du soin sont des gestes très délicats qui doivent à la fois être efficaces et ne pas blesser l'intime de la personne, et pour cela il n'y a pas d'autre solution que d'être présent à ce que l'on fait, dans l'idée que des gestes mêmes répétitifs ne s'adressent pas à la même personne. La prudence n'est donc pas une simple couche psychologique venant enrober la couche technique, comme un produit amer que l'on enroberait de sucre, c'est une condition de l'action juste, une manière de s'ajuster à la personne aidée, sans laquelle même un geste techniquement adéquat peut devenir violent. C'est toute la difficulté de la vie éthique : il suffit qu'une condition ne soit pas remplie pour que l'action cesse d'être juste.

Dans cette réflexion sur la prudence comme ce qui rend l'action juste parce qu'attentive à la singularité des personnes, il s'agit de définir un idéal à viser, tout en sachant que personne ne l'accomplit parfaitement. Toute action a lieu dans ce que les philosophes nomment une « finitude » et qui tient à plusieurs choses. D'une part, cette sympathie, cette présence à l'autre dans la singularité de sa faiblesse, est ce que j'ai toujours à perfectionner et ce qui n'est jamais acquis définitivement. Même quand on est prévenant, on peut toujours déraper dans un moment d'indifférence ou de distraction. D'autre part, le domaine de l'action est celui de la contingence, c'est-à-dire qu'on n'est jamais certain de ne pas se tromper. Notamment, il y a des manières de faire qui marchent le plus souvent et qui parfois ne marchent plus, sans qu'on puisse très bien savoir pourquoi. Même si cela ne peut pas devenir un alibi pour ne pas réfléchir, il y a inévitablement dans l'aide du non-maîtrisable. Cela dépend des personnes et des situations et on ne peut jamais totalement réduire cette dimension de contingence, qui fait qu'on ne peut pas savoir parfaitement ce qu'il faut faire. Tout cela pour dire que la réflexion éthique ne consiste pas seulement à énoncer des devoirs, des obligations, mais elle conduit aussi à comprendre qu'il convient de ne pas se culpabiliser inutilement sur ce qui ne dépend pas de soi. La « sagesse pratique » n'est pas un ensemble de certitudes et souvent elle tâtonne, mais tâtonner, c'est encore avancer.

Cette prudence n'est donc pas de la ruse et de l'astuce pour contourner des situations pénibles, et on peut être malin sans être sage, mais elle doit se comprendre comme une véritable attention à une situation, comme une manière d'y être au lieu d'agir distraitement ou avec indifférence. Comme on l'a vu, l'aide ne suppose pas simplement une réflexion sur les fins et sur les moyens, mais elle demande également une certaine manière d'être. Notamment, elle suppose une certaine forme de constance dans laquelle on tente d'éviter la précipitation, qui ne consiste pas à aller très vite, mais qui revient à griller les étapes, à vouloir arriver tout de suite en bas de l'escalier, ou comme on dit « d'en finir » sans respecter l'ordre que la situation impose. Certes, encore une fois, on ne peut pas tout savoir et on ne peut pas tout faire, et il faut

sans doute se méfier du rêve dangereux d'omnipotence, néanmoins ce que l'on fait, il convient de le faire avec une vraie délibération et une véritable volonté, sans céder à la paresse ou à la velléité. Que dirait-on d'un enseignant qui débiterait son cours sans aucune préoccupation de la nature de son auditoire, sans ce souci de savoir comment ce qu'il dit est compris et serait seulement dans la préoccupation de « faire ses heures » ?

Dès lors, si l'aide n'est pas une chose simple déjà du point de vue des connaissances à mobiliser, elle n'est pas non plus une chose simple du point de vue de la volonté. Autrement dit, elle n'est pas une simple capacité naturelle de certains hommes alors que les autres en seraient dépourvus, mais elle est ce que nous devons tous apprendre à vouloir, car personne ne veut spontanément aider. C'est une thèse difficile et qui va à l'encontre d'une certaine bonté naturelle de l'homme. Il ne s'agit pas de dire que cette bonté naturelle n'existe pas du tout, mais qu'elle ne peut pas suffire à vouloir véritablement aider et que de toute façon vouloir aider suppose une conversion de sa tendance spontanée à la paresse, à l'indifférence, à l'égoïsme, à l'unique souci de sa place au soleil. Autrement dit, l'aide est ce qui doit toujours être appris, non seulement techniquement, mais encore dans la volonté même d'aider, et c'est pourquoi cela ne peut pas être un métier comme un autre. En outre, ce travail sur soi que demande l'aide est sans fin, car on peut toujours faiblir dans sa sollicitude et on n'est jamais parfaitement au clair sur ses motivations.

Cela dit, cette tâche de sollicitude n'est réalisable que si elle n'est pas herculéenne ; elle doit tenir compte de notre finitude et de la finitude même de l'action. Comme dit le proverbe « A l'impossible nul n'est tenu ». Dans l'action il faut donc une conscience de ses limites et à chaque jour suffit sa peine. Vouloir trop en faire, c'est rendre l'action impossible. Toute la difficulté de l'aide est alors de trouver un juste milieu entre le trop et le trop peu, entre le rêve de toute puissance et l'indifférence. Paradoxalement, l'indifférent et celui qui estime que tout dépend de lui se rejoignent dans une négation de la réalité et dans une impuissance à agir. La prudence est alors cette force par laquelle on parvient à agir en vue du bien d'autrui, mais dans un monde que l'on ne maîtrise pas toujours et dans la conscience de sa finitude. C'est bien une contradiction qu'il s'agit de vivre : être le plus possible maître de soi-même et de la situation, mais dans la conscience qu'il y a du non-maîtrisable irréductible qui est inhérent à l'action. C'est pourquoi l'aidant n'est pas le maître de l'aidé et n'a pas à le devenir.

On a donc pu montrer que l'aide est une épreuve pour notre intelligence et pour notre volonté, car elle nous demande sagacité et persévérance. En effet, les grandes règles, comme celle que la violence est toujours mauvaise, ne me disent pas encore ce que je dois faire pour l'autre (et pour moi, car comme dit un autre proverbe « charité bien ordonnée commence par soi-même »), et dans l'action il n'y a jamais de transparence absolue. Si en mathématiques on peut être certain de ne pas se tromper du moment qu'on est attentif, dans une rencontre de personne à personne, on n'est jamais certain de savoir quel est le bon geste, ou bien s'il faut rester ou partir. Il n'y a pas d'autre solution que d'accepter cette incertitude, qui fait aussi que la réflexion éthique est toujours en mouvement et ne s'arrête jamais.

Il y a tout de même une dernière difficulté de l'aide qu'il convient de ne pas négliger, à savoir l'asymétrie de la relation. En échange de ces efforts, de cette sollicitude, on voudrait parfois une reconnaissance, un merci. Or une telle reconnaissance non seulement peut ne jamais venir, et on peut même parfois subir des reproches de la part de ceux que l'on aide du seul fait qu'on les aide, mais en outre cette reconnaissance ne peut pas être demandée, exigée. Autrement dit, si elle arrive elle est là comme quelque chose en plus, comme un surcroît, mais elle ne peut pas être une condition de l'action. Certes, on peut l'espérer, mais il est aussi raisonnable d'accepter d'agir sans retour, sans reconnaissance obligatoire, avec seulement la conscience d'avoir bien fait son travail. C'est également aussi en cela que ce n'est pas un métier comme

les autres ; certes on reçoit un revenu en échange de son travail, mais on désirerait aussi parfois une vraie reconnaissance. Le danger ne se trouve pas dans ce désir légitime de reconnaissance, mais dans le fait que ce désir puisse finir par paralyser l'action. Celui qui exige une reconnaissance finira par ne plus agir ou n'agira qu'à contrecœur, tel un aigri, et retombera dans le simple « faire » évoqué plus haut. .

Le philosophe n'est pas compétent pour répondre à toutes les questions relatives à l'organisation du travail, à la charge du travail, alors que cela constitue le quotidien souvent difficile, voire très difficile, des métiers de l'aide, mais il peut apporter sa contribution à une réflexion sur le sens éthique de l'aide et sur les modalités propres de l'action humaine. On a voulu montrer avec la notion de prudence qu'il n'y a de véritable aide qu'humaine et que parler d'une aide des machines est un abus de langage. Jamais un robot, aussi sophistiqué soit-il, ne remplacera la main humaine. Il ne s'agit pas d'épuiser toutes les questions relatives à l'aide, mais de simplement souligner que la vertu de prudence, dans le sens ancien du terme de prudence qui a été pris ici, est ce qui permet d'éviter certains pièges de l'aide, que ce soit la tentation des automatismes, ou le rêve de gloire dans une totale maîtrise de soi et du monde. Bien sûr, nous nous améliorons par la formation, par l'expérience, par le métier, par la réflexion même que nous entreprenons sur le sens de nos actes, mais le pouvoir d'aider n'est jamais une capacité définitivement acquise, et c'est pourquoi elle suppose une interrogation permanente sur la singularité des situations, sur les moyens et sur les fins que nous poursuivons. Dans cette tâche de réflexion l'autre est bien notre avenir et dans ce souci de l'autre nous donnons aussi du sens à notre vie. Nous sommes loin de pouvoir choisir les conditions de notre action, mais il faut espérer que nous puissions encore décider du sens que nous lui donnons.